

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

12 | 2022

Baudelaire et l'image

Cahier d'un voyage autour du *Cahier*

Cahier of a journey around the Cahier

Giuseppe Sofo



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rief/8958>

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Giuseppe Sofo, « Cahier d'un voyage autour du *Cahier* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne],

12 | 2022, mis en ligne le 15 novembre 2022, consulté le 16 novembre 2022. URL : [http://](http://journals.openedition.org/rief/8958)

journals.openedition.org/rief/8958

Ce document a été généré automatiquement le 16 novembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Cahier d'un voyage autour du Cahier

Cahier of a journey around the Cahier

Giuseppe Sofò

RÉFÉRENCE

A. Césaire, « Cahier d'un retour au pays natal », dans *Volontés*, 20, 1939, p. 23-51.

Cahier d'un ritorno al paese natio

- 1 Sul finire del primo mattino fiorenti di anse fragili le Antille affamate, le Antille butterate dal vaiolo, le Antille devastate dall'alcool, arenate nel fango di questa baia, nella polvere di questa città sinistramente arenate.

Sul finire del primo mattino, l'estrema, ingannevole desolata piaga sulla ferita delle acque; i martiri che non rendono testimonianza; i fiori del sangue che svaniscono e si spargono nel vento inutile come grida di pappagalli ciarlieri; una vecchia vita bugiardamente sorridente, le sue labbra aperte da angosce dismesse; una vecchia miseria che marcisce sotto il sole, silenziosamente; un vecchio silenzio che trabocca di pustole tiepide —

l'orrenda vacuità della nostra ragion d'essere.

Sul finire del primo mattino, su questo strato più fragile di terra superato in maniera umiliante dal suo grandioso futuro — i vulcani esploderanno, l'acqua nuda spazzerà via le macchie mature del sole e non resterà altro che un sobbollimento tiepido beccato dagli uccelli marini — la spiaggia dei sogni e l'insensato risveglio.

Sul finire del primo mattino, questa città piatta — distesa, che incespica sul suo buon senso, inerte, ansimante sotto il peso del proprio fardello geometrico di croce eternamente rinnovata, indocile alla propria sorte, muta, immancabilmente contrariata, incapace di crescere grazie al succo di questa terra, imbarazzata, distorta, ridotta, privata di flora e di fauna.

Sul finire del primo mattino, questa città piatta — distesa...

E in questa città inerte, questa folla urlante, così sorprendentemente incapace di cogliere il proprio urlo, come questa città non ha colto il proprio movimento, il proprio senso, senza neanche preoccuparsene, non ha colto il proprio vero urlo, l'unico che si voglia sentirle urlare, perché è l'unico che le appartiene; perché si sente che abita in lei in qualche profondo rifugio d'ombra e d'orgoglio, in questa città inerte, questa città incapace di cogliere il proprio urlo di fame, di miseria, di rivolta, di odio, questa folla così stranamente chiassosa e muta.

In questa città inerte, questa strana folla che non si riunisce, non si mescola; abile a scoprire il punto di disincastro, di fuga, di elusione. Questa folla che non sa farsi folla, questa folla, lo si percepisce, così perfettamente sola sotto questo sole, come una donna completamente assorta nella cadenza lirica del suo sedere che interpella bruscamente una pioggia ipotetica e le intima di non cadere; o come un rapido segno della croce senza motivo apparente; o come l'animalità improvvisa e cruda di una contadina, che urina in piedi, con le gambe spalancate e tese.

In questa città inerte, questa folla desolata sotto il sole, che non prende parte a nulla di tutto ciò che viene espresso, affermato, e liberato alla luce del sole di questa sua terra. Né ai sogni di Joséphine, Imperatrice dei francesi, troppo grandi per la negraglia. Né al liberatore fissato nella sua liberazione di pietra sbianchita. Né al conquistador. Né a questo disprezzo, né a questa libertà, né a questa audacia.

Sul finire del primo mattino, questa città inerte e i suoi aldilà di lebbre, di tubercolosi, di carestie, di paure in agguato nelle gole, di paure appollaiate sugli alberi, di paure scavate nel suolo, di paure alla deriva nel cielo, di paure accumulate e dei loro fumaioli d'angoscia.

Sul finire del primo mattino, il morne dimenticato, che dimentica di esplodere.

Sul finire del primo mattino, il morne dallo zoccolo inquieto e docile — il suo sangue malarico disorienta il sole dai battiti surriscaldati.

Sul finire del primo mattino, l'incendio contenuto del morne, come un singhiozzo imbavagliato all'orlo del suo scoppio sanguinario, alla ricerca di un innesco che si sottrae e si nega.

Cahier d'un voyage autour du *Cahier*

rien sinon le frai frissonnant des formes qui se libèrent

Aimé Césaire

- 2 La première fois que je vois la Martinique, c'est en regardant le paysage du foyer de la maison de Derek Walcott à Cap Estate, cette maison qui n'a pas de murs mais seulement des étagères pour les livres. « *Look, that's Martinique!* », ce n'est pas Derek mais sa fille Lizzie, assise à côté de lui, qui me montre du doigt la silhouette de l'île qui se cache derrière les nuages. Je fatigue à croire à mes yeux : l'île de Césaire, de Glissant, de Chamoiseau, de Confiant, est en face de moi, à portée d'un poème.
- 3 « *His island can be seen from the leeward beaches of Saint Lucia, mine* »¹, écrivait Walcott à propos de Césaire dans un article inédit que j'aurais lu quelques semaines après, dans les archives de la Bibliothèque Alma Jordan, à Trinité-et-Tobago. Cette bibliothèque où Aisha, la bibliothécaire, m'a demandé si je savais bien que j'étais à la Caraïbe et qu'il y avait la mer au-delà de ces murs où je passais mes journées, de 7h30 à 22h.
- 4 J'étais à Sainte Lucie pour un colloque sur la littérature antillaise. La plupart des conférenciers étaient logés au Sandals, l'hôtel de luxe cinq étoiles pour couples

d'Américains qui accueillait le colloque. Moi, j'avais trouvé un petit appartement sur la colline avec vue sur Rodney Bay et Gros Islet, le petit village de pêcheurs au centre d'Omeros de Walcott. J'ai appris bien plus sur la culture et même sur la littérature antillaise en fracassant les dominos sur la table du seul bar de Gros Islet avec les vieux pêcheurs du village que je ne l'ai fait en lisant tous les poèmes de ces îles.

The duel of these fishermen
Was over a shadow and its name was Helen.
Ma Kilman had the oldest bar in the village. [...]
In the cabaret downstairs there were wooden tables
For the downslap of dominoes.²

- 5 Au bout du petit matin.
- 6 Comment écrire sur la traduction sans écrire d'une traduction ? Il suffit peut-être d'écrire en éclats, d'écrire le mouvement, les vagues, les allers et les retours.
- 7 Il y a toujours une part de voyage dans la traduction, tout comme dans la recherche. On part de chez soi avec une idée du parcours, on sait d'habitude – mais pas toujours – ce qu'on cherche, mais on ignore toujours ce qu'on va trouver. La vraie destination est souvent la route, et alors : « Allons, la voie est dégagée : en route ! »³.
- 8 Si j'ai consacré mes recherches aux littératures antillaises et à la traductologie, c'est à cause du mouvement. Qu'advient-il de la littérature quand elle se déplace ou est déplacée entre différentes langues et différents lieux, et, plus important encore, comment et pourquoi la littérature entre-t-elle vraiment en mouvement ? C'est à ces questions que j'essaye de répondre depuis toujours, ne trouvant que des réponses en mouvement, et ne trouvant de réponse qu'en mouvement.
- 9 Le mouvement, au sens physique cette fois, est aussi à l'origine de toute découverte que j'ai faite lors de ma recherche. J'ai eu la chance de lire *La Tragédie du roi Christophe* en Haïti – « où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité »⁴ –, juste après mon retour du *slum* de Jalousie, qui a été plongé dans des couleurs paradisiaques – ananas, mangue, papaye, pêche – pour couvrir l'enfer qui se cache parmi ses ruelles qui menacent de s'écrouler à tout mouvement de la terre.
- 10 Au bout du petit matin.
- 11 Quand je dis aux gens que je passe tout mon temps dans des bibliothèques et des archives quand je suis en déplacement à la Caraïbe, ils ont du mal à me croire. Ce que les gens ne savent peut-être pas, c'est que la Bibliothèque Schœlcher est une mer magnifique pour se baigner de beauté. C'est là que j'ai lu le *Cahier*. Ce n'était pas la première fois, je l'avais lu déjà en Italie, mais les lieux qui nous entourent changent notre lecture, ils changent la démarche de notre pensée, notre habilité de capter un mot, une image, une sensation. Lire le *Cahier* chez Césaire c'est autre chose. Je pense alors aux propos de Serge Martin :
- L'expérience de la lecture du poème est toujours une co-naissance qui emporte avec elle le goût de découvrir le monde ou plutôt des mondes inconnus : constituer de petits documentaires avec le *Cahier* c'est aussi réenoncer son ambition magistrale de refaire le monde en le découvrant.⁵
- 12 Refaire le monde ? Le réécrire, le traduire, le prononcer à voix haute ? Les textes nous hantent, nous habitent. Après avoir déjeuné chez Spice & Sugar, à ce balcon qui donnait sur la statue de Victor Schœlcher – « libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie »⁶ –, brisée en 2020 au milieu des protestations contre le meurtre de George

Floyd, je me retrouve sur un banc hors du Théâtre Aimé Césaire, qui garde encore les traces de l'Hôtel de Ville, sur l'inscription sur sa façade, mais encore plus dans le bureau de Césaire, où tout est resté comme il l'a laissé. Dans mon esprit, cinq mots qui se répètent en silence : au bout du petit matin.

- 13 « Au bout du petit matin » n'est pas une anaphore. C'est un mantra, c'est un rythme imposé à mon pas, quand je me promène dans Fort-de-France. Quand je parle aux gens que je rencontre dans les Taxicos ou au marché, le matin, et qu'ils me demandent pourquoi je suis là. « Pour Césaire », je réponds, et leurs lèvres, leurs yeux s'ouvrent dans un sourire sincère et plein d'orgueil, qui me vaut des réductions sur le prix des avocats au marché, des « ti punch » offerts – que je bois avec les vieux foyalais du bar du coin, qui l'appellent « dékolaj » (ou « décollage »), histoire de s'envoler vers la découverte de la journée –, des conseils sur les endroits non-touristiques à découvrir, les larmes d'un pêcheur à la retraite qui se souvient de ses promenades à Saint-Pierre, des histoires personnelles sur « cette fois que j'ai rencontré Papa Césaire », « cette fois que Papa Césaire m'a dit... », « cette fois que Papa Césaire a fait... ».
- 14 Ici aussi il y a quelqu'un qui ne me croit pas. « Je ne vois pas pourquoi un italien devrait s'intéresser aux littératures antillaises, vous avez des auteurs magnifiques ». La réponse me semble banale : pourquoi pas ? Mais quand j'y pense, le jour après, je me dis qu'il doit bien y avoir autre chose. Je pense alors à quand Pat Bishop m'avait demandé pourquoi j'étais arrivé à Trinité-et-Tobago pour en étudier le carnaval. Elle ne s'était pas contentée de mes premières réponses, trop simples, comme toutes les esquives. Pat est l'artiste la plus complète, et la personne la plus sincère que j'ai connue de toute ma vie : elle pensait tout ce qu'elle disait, et elle disait tout ce qu'elle pensait. Au bout de quelques minutes je lui avais répondu qu'il y avait peut-être une langue derrière tout cela, la langue de mon enfance. La langue de ma grand-mère, niée, réduite, viscérale, vivante, violente, embrasée, allumée : comme un feu, comme une lumière. Césaire n'écrivait pas en napolitain – pourtant son théâtre aurait bien rimé avec le théâtre d'Eduardo – il n'écrivait même pas vraiment en créole. Mais cette langue de mon enfance – niée, réduite, viscérale, vivante, violente, embrasée, allumée : comme un feu, comme une lumière – je la reconnais à chaque fois que je pose mes yeux sur sa poésie.
- 15 Les Archives Départementales de la Martinique se trouvent Avenue Saint-John Perse. Pour Walcott, Césaire et Perse ont toujours écrit le même langage :
- He was after all, speaking, like a benign uncle, the language of my childhood. And his? Like Perse's. Before childhood makes these sour distinctions. In landscape at least, in the community of innocence. Perse, son of an aristocratic, white Guadeloupe family. So condemned at one point by a young Martiniquan painter, (a good one too) that when I mentioned Perse's West Indian poems, he snapped back: "Mais c'est un blanc..." Which one wouldn't take too kindly if one heard of Césaire... "Mais c'est un nègre..." But the infancy...⁷
- 16 Glissant l'a exprimé de façon encore plus simple : « sa nature, c'est le mot comme végétation ; mais son histoire, c'est l'errance comme pur projet »⁸. La parole de Perse sent les Antilles. Après avoir découvert que je n'ai accès à aucun des documents dont j'ai besoin aux Archives – si j'ai bien compris, quelqu'un est en vacances, et ce quelqu'un est la seule personne qui pourrait m'accorder l'accès à ces papiers – je me mets à lire la version portugaise du *Cahier* par Lilian Pestre de Almeida. Sa traduction

me rappelle que certaines langues s'adaptent plus que d'autres au désordre poétique, au chaos créateur de Césaire dans cette œuvre. Que certaines langues se laissent emporter par le vent, par les vagues, plus que d'autres.

- 17 Ce n'est qu'à la troisième fois que je me rends en Martinique que j'y arrive par avion, à l'aéroport Aimé Césaire, au Lamentin, côtoyé par la Lézarde.

J'imagine la lézarde...

... elle dévale sans quitter les hauteurs, je vois ses eaux refléter les magnolias de Faulkner, la rose de porcelaine qui jamais ne se brise, le sourire de Paul Niger au-dessus de l'avion, je vois Priska, Tikilik, Apocal, l'impatience coléreuse de Fanon, l'Annonciation considérable que signifie Césaire, ces Indes inattendues qui surprisent Saint John Perse, et le jasmin de Nedjma parmi les acacias, et le coucher de soleil sur la femme du Diamant, je vois Carthage et Carthagène, Wilfredo Lam dans sa jungle verticale, et Matta, Cardenas et Ségui, et ce bon Segalen qui déchiffre l'errance, je vois même Mycéa dont aucun mot n'a su nous rendre compte [...].⁹

- 18 Une semaine après, je me réveille avant le lever du soleil dans la maison d'Édouard Glissant, en face du Rocher du Diamant. Sa femme, l'artiste Sylvie Séma, m'a accueilli dans cet endroit magnifique et m'a conseillé de me lever tôt pour regarder le Diamant dans la lumière du jour. Je pense à ses paroles et je me dis que oui, je dois le voir dans la lumière du matin. Du petit matin. Au bout du petit matin – « Je te vois rocher du petit matin / Et ta couronne d'écume / Je te vois »¹⁰ –. L'arbre du voyageur est à ma gauche.

Et si le vent souffle, et que l'arbre du voyageur commence à me parler, cet arbre que tu as ressuscité lors du dernier cyclone, s'il te nomme (on me l'a dit) « âme vivante du monde », et que tout un peuple de fromagers en assume l'écho, je leur dirai qu'il est probable que tu refuses ce signe, ou cet insigne, mais que moi pour ma part, j'ai donné révérence depuis le chant du pipiri, et que depuis je n'ai jamais cessé, que la révérence a été affectueuse, et que maintenant comme pour les vents qui viennent l'affection, toute l'affection, restera révérente.¹¹

- 19 J'ai passé la nuit à entendre le bruit des vagues qui se brisaient violemment contre les roches à quelques mètres au-dessous de moi. Toute compréhension de la littérature et de la pensée caribéenne ne peut se faire indépendamment de ce bruit, de ce tremblement, de ce tressaillement des îles et du danger qui accompagne la beauté de leur nature. C'est Suzanne Roussi – Suzanne Césaire – qui nous montre plus que tout autre écrivain de la Caraïbe, le vrai visage des îles, le « grand camouflage » d'une violence naturelle extraordinaire qui se cache derrière l'« intolérable beauté » du « beau visage antillais »¹² :

Il y a mon île, la Martinique et son frais collier de nuages soufflés par la Pelée. Il y a les plus hauts plateaux d'Haïti, où un cheval meurt, foudroyé par l'orage séculairement meurtrier de Hinche. Près de lui son maître contemple le pays qu'il croyait solide et large. Il ne sait pas encore qu'il participe à l'absence d'équilibre des îles. Mais cet accès de démence terrestre lui éclaire le cœur : il se met à penser aux autres caraïbes, à leurs volcans, à leurs tremblements de terre, à leurs ouragans.¹³

- 20 Je laisse le Diamant car j'ai rendez-vous avec Malik. Nous allons visiter la Maison Aimé Césaire dans l'après-midi, sur les collines autour de Fort-de-France. Marc Césaire, Colette Césaire, Johanna Auguiac-Célénice et le petit Aswad nous attendent, et ils ouvrent seulement pour nous. Je suis chez Césaire. Pour de vrai, cette fois. Marc nous invite à visiter la maison : le bureau est encore à sa place, les photos aussi, mais c'est quand ils me proposent de visiter la bibliothèque que je ressens ce que j'avais déjà éprouvé à Turin lorsque je m'étais retrouvé face aux cahiers de prison d'Antonio Gramsci – encore une fois, des cahiers – dans une salle du Salon du livre. À Turin je n'avais pu que pleurer en face de ces cahiers conservés dans des vitrines ; à Fort-de-

France je touche et puis je feuillette les livres de Césaire, devant moi deux ou trois exemplaires de *La Tempête* de Shakespeare. L'un d'eux est annoté. Les découvertes que j'avais faites à distance, dans le froid de l'hiver de l'Allemagne du nord, à Brême, se confirment chez Césaire. Mais c'est surtout la chaleur de l'accueil de la famille Césaire qui me touche. Je n'ai jamais pu rendre à Césaire tout ce qu'il m'a apporté. Le jour même, avec Malik, on allume des bougies et on amène des fleurs – des roses de porcelaine, les préférées de Glissant – sur la tombe de Césaire. On se met à lire au hasard une scène de *La Tragédie du roi Christophe*, à haute voix, sous la pluie qui s'arrête seulement une fois la scène terminée.

Martial Besse : Majesté, constituer à un peuple un patrimoine, son patrimoine à lui de beauté, de force, d'assurance
je ne vois pas d'œuvre plus digne d'un
« paraclet », celui que le hélant
appelle un peuple à sa limite
le réveillant à sa force occulte !
[...]

Christophe : Précisément, ce peuple doit se procurer, vouloir, réussir quelque chose d'impossible ! Contre le Sort, contre l'Histoire, contre la Nature, ah ! ah ! l'insolite attentat de nos mains nues ! Porté par nos mains blessées, le défi insensé !¹⁴

- 21 Quand son traducteur allemand Janheinz Jahn lui demandait des clarifications à propos de ses poèmes, Césaire lui répondait très volontiers, mais parfois, il ne savait pas quoi répondre :

J'entreprends de répondre aux questions que vous m'avez posées concernant certains poèmes. Je m'excuse de ne pouvoir répondre à toutes car beaucoup d'entre eux sont des textes automatiques, écrits à l'époque où je subissais l'influence des surréalistes français, si bien qu'il y a beaucoup d'associations d'idées qu'il ne m'est plus possible, dix ans après, d'éclaircir moi-même. C'est le cas dans « Le coup de couteau du soleil dans le dos des villes surprises », du passage apocalyptique concernant les 3 animaux. Que symbolisent-ils ? J'en suis moi-même, à l'heure actuelle, réduit à des hypothèses.¹⁵

- 22 Le dos des villes surprises, les vers des poètes surpris par les villes qu'ils ont eux-mêmes dessinées. J'écris des notes éparses en mélangeant les langues, sur un petit carnet noir, taché de l'eau de l'océan, du sable noir de la Pélée et d'une sauce que je ne reconnais plus – c'est peut-être de la *pelau* de chez Green Fig Kitchen à Trinidad ? – des notes que je ne découvre que trois ans après, en rangeant mes carnets de notes pour les déposer dans ma nouvelle bibliothèque, deux jours après avoir acheté mon prochain billet pour Fort-de-France, deux semaines avant de revoir le vent plier les arbres sur la côte Nord-Atlantique, entre la Caravelle, Basse-Pointe e Grand'Rivière, le jour avant de commencer ma traduction des premières pages du *Cahier* :

Au bout du petit matin, cette ville plate - étalée...

cette ville qui m'habite maintenant comme une langue mal apprise, en passant, mieux encore : en coup de vent. Cette ville qui m'habite comme un fantôme bienveillant, comme une compagne inattendue, *cette ville plate - étalée...* comme le ciel qui s'ouvre à mon regard, au-dessus de mon chapeau.

Pourquoi traduire « cahier » ? Pourquoi traduire le « *Cahier* » ? La seule traduction possible est peut-être un long cahier sans fin – étalé – ouvert sur son devenir, un carnet de notes, un journal de voyage, ou plutôt un journal de bord qui garde la trace des incidents de parcours, des rochers contre lesquels on s'écrase pour recommencer à chaque fois, le matin, au bout du petit matin, *sul finire del mattino, di prima mattina, sul finire del primo mattino.*

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du morne....

le feu contenu du morne, cette lumière qui devient un feu au-dessus de la colline, ce feu qui se répand en miettes de lumière déchaînées dans le ciel plus noir que le sable de l'Anse Lévrier.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles, les Antilles qui bourgeonnent, qui fleurissent, qui explosent sous mes pieds, les Antilles de la fragrance, des vagues, les Antilles qui menacent à chaque pas une mort de splendeur,

la mort expire dans une blanche mare de silence.

Et mon île non-clôture... mon île qui devient une ouverture infinie, mon île qui n'a de frontières qu'avec la mer, où aucune frontière n'est une fin, mais tout est un déploiement d'ouvertures infinies, et de saisons infinies enfermées en une seule, qui dans la langue de ma grand-mère s'appelle tout simplement « la saison », « *a stagione* ».

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer :

La Fin du monde parbleu.

Pour ce bleu qui est la fin du monde, pour cette peine qui vaut tous les commencements, pour tous les commencements qui connaissent déjà une fin...

elle plonge dans la chaise rouge du sol

elle plonge dans la chaise ardente du ciel

Qu'est-ce que le poème sinon un prétexte pour fixer l'éternel mouvement du monde, chair de la chair du monde,

chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde !

une chair qui ne sait que pêcher,

pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit

pêcher enfin la langue bénéfique du jour, du matin, d'une aube qui vient de commencer et qui est déjà finie, d'un rougissement du ciel, des lueurs d'une aube, du lever d'un soleil déjà fatigué, d'un petit matin déjà arrivé au franchissement d'une frontière, le matin, au bout du petit matin, *sul finire del mattino, di prima mattina, sul finire del primo mattino.*

Rome, Italie – Schœlcher, Martinique, juillet-septembre 2022

NOTES

1. D. Walcott, « Some Notes on Aimé Césaire : Illuminations », Derek Walcott Collection, Alma Jordan Library, University of the West Indies, Saint Augustine, Trinité-et-Tobago, dossier 148, boîte 6, s.d., s.p., traduction : « On peut voir son île depuis les plages sous le vent de Sainte-Lucie, la mienne ». Toutes les traductions sont de l'auteur de l'article.
2. D. Walcott, *Omeros*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1990, p. 17, traduction : « Le duel de ces pêcheurs / était pour une ombre et son nom était Helen. / Ma Kilman avait le plus vieux bar du village. [...] / Dans le cabaret en bas, il y avait des tables en bois / Pour fracasser les dominos ».
3. A. Césaire, *Une tempête*, Paris, Seuil, 1969, p. 75.
4. A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1983, p. 24.

5. S. Martin, « La Voix, le discours (inscription vs. incorporation) : Césaire en mouvements de voix », dans *Hypothèses*, 10/10/2013, consulté le 30/6/2022, URL : <https://ver.hypotheses.org/610>.
6. A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, cit., p. 10.
7. D. Walcott, « Some Notes on Aimé Césaire : Illuminations », cit., p. 2-3, traduction : « Après tout, il parlait, comme un oncle bienveillant, la langue de mon enfance. Et la sienne ? C'était la langue de Perse. Avant que l'enfance ne fasse ces distinctions amères. Dans le paysage du moins, dans la communauté de l'innocence. Perse, fils d'une famille aristocratique blanche de Guadeloupe. Condamné à un moment donné par un jeune peintre martiniquais (un bon peintre, d'ailleurs) qui m'a répondu, lorsque j'ai mentionné les poèmes antillais de Perse : "Mais c'est un blanc...". Alors que l'on ne prendrait pas très bien d'entendre dire à propos de Césaire... "Mais c'est un nègre..." Mais l'enfance... ».
8. É. Glissant, « Saint-John Perse et les Antillais », dans *La Nouvelle revue Française*, 278, février 1976, p. 68-74, p. 70.
9. P. Chamoiseau, « "L'arbre du voyageur commence à me parler", hommage de Patrick Chamoiseau à Édouard Glissant », dans *Mondes francophones. Revue des francophonies*, 19/02/2011, consulté le 30/6/2022, URL : <https://mondesfrancophones.com/mondes-caribeens/larbre-du-voyageur-commence-a-me-parler-hommage-de-patrick-chamoiseau-a-edouard-glissant/>.
10. E. Pépin, « Lettre à Aimé Césaire », dans *Potomitan*, 16/10/2012, consulté le 30/6/2022, URL : <https://www.potomitan.info/bibliographie/pepin/cesaire3.php>.
11. P. Chamoiseau, « "L'arbre du voyageur commence à me parler" », cit.
12. S. Césaire, « Le Grand Camouflage », dans Ead., *Le Grand Camouflage. Écrits de dissidence (1941-1945)*, éd. D. Maximin, Paris, Seuil, 2015, p. 87.
13. Ibid., p. 84.
14. A. Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, Paris, Présence Africaine, 1970, p. 61-62.
15. A. Césaire, « Lettre à J. Jahn, 23/07/1956 », Janheinh Jahn-Archiv, Humboldt-Universität zu Berlin, Berlin, Allemagne, dossier Korrespondenz Ausland K-O, p. 2-3.

RÉSUMÉS

Cette contribution se situe entre une réflexion personnelle autour de la traduction du *Cahier d'un retour au pays natal*, texte clé de la littérature antillaise en éternel mouvement – à cause des différentes versions publiées par Césaire, ainsi que de ses traductions – et un carnet de voyage d'une recherche conduite elle aussi en mouvement, entre les îles et les mots des poètes de l'archipel des Antilles.

This contribution is partly a personal reflection on the translation of the *Cahier d'un retour au pays natal*, a key text of Caribbean literature that is in a constant state of flux – because of the different versions published by Césaire, as well its translations – and a travel journal of a research that is itself in a state of flux, between the islands and the words of the poets of the Caribbean archipelago.

INDEX

Keywords : Césaire (Aimé), Cahier d'un retour au pays natal, translation, Caribbean literatures, Martinique

Mots-clés : Césaire (Aimé), Cahier d'un retour au pays natal, traduction, littératures antillaises, Martinique